

Psy Pute Curé

Les Pérégrines: un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture: Élodie Campo
Mise en page: Audrey Desanti
© Éditions Les Pérégrines, 2023
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Antoine Guénin

Psy Pute Curé

Trois pratiques de la relation intime



Éditions Les Pérégrines

Merci infini à Séverine.

*Le façonnage des psychismes se fait
seulement par une force de relation.*
Patanjali, *Yoga Sūtra*, IV.4

*Tant qu'il y aura quelqu'un de haï,
de méconnu, d'ignoré dans la vie, il y aura
quelque chose à faire : s'approcher de lui.*
Cesare Pavese, *Le métier de vivre*

*Si vous avez la réputation de savoir écouter
les autres, cela peut détruire votre vie.*
*Vous commencez par vous prendre
pour la putain du village, ou, pire, pour un prêtre.*
Hanif Kureishi, *Quelque chose à te dire*

Introduction

Le divan est-il le chaînon manquant entre le confessionnal et le lit? Le lien entre les métiers de psy et de prêtre a déjà fait l'objet de nombreuses réflexions. Aujourd'hui, des hommes exercent ces deux professions en même temps. Quel rapport avec la pute? Y a-t-il du sens à comparer la confidence sur l'oreiller et l'aveu à l'oreille du confesseur ou du psy? Avant de développer les raisons contemporaines pour lesquelles je crois ces rapprochements pertinents, quelques éléments contextuels éclairent la période à laquelle les frontières entre ces trois professions perdent en netteté: la fin du XIX^e siècle.

Les nombreuses transformations sociétales de la France au XIX^e siècle, sa sécularisation au premier plan, ont contribué au remplacement progressif des curés, en particulier dans leur fonction de confesseur, par les psys. En quoi le curé, et le psy à sa suite, ont-ils pu avoir pour les femmes – qui constituent alors leur principal public – une fonction similaire à celle de la pute pour les hommes? La psychanalyse naissante à la fin de ce siècle a-t-elle été le moyen pour les femmes de se libérer

d'un carcan social, parfois au prix d'un diagnostic d'hystérie¹, là où les hommes sollicitaient des putes ?

Au cours du XIX^e siècle, la gent masculine se détourne de plus en plus de la pratique confessionnelle, notamment à la suite de la Révolution française, « le grand accélérateur de la féminisation du catholicisme en France, sinon la cause primitive² », selon Ralph Gibson. Les femmes constituaient une telle proportion des fidèles de l'Église que l'historien qualifie le phénomène de « dimorphisme sexuel ».

En raison de la faiblesse démographique de la France par rapport à l'Allemagne à cette époque guerrière, le dernier tiers du XIX^e siècle est marqué par une politique nataliste. Par ailleurs, l'extension des pratiques de contraception contribue à l'effondrement de la natalité. L'Église est donc priée de mettre au pas les pratiques sexuelles des couples, afin que ceux-ci procréent davantage³. Or les couples refusent l'injonction à procréer, et n'apprécient pas que leur confesseur questionne leurs comportements sexuels. Aussi bien pour des raisons de contrôle des naissances que de protection contre la transmission de maladies vénériennes, les couples comme les bordels n'ont aucune raison de renoncer aux moyens contraceptifs, qu'il s'agisse de dispositifs techniques ou de pratiques.

Dans le domaine de la direction de conscience – qui, à l'instar de la psychanalyse, concerne à l'origine surtout les

1. Diagnostic d'hystérie dont la connotation sexuelle n'est que trop célèbre. Rappelons que le terme renvoie à l'utérus, par son étymologie grecque (hysteria).

2. Ralph Gibson, « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 79, n° 202, 1993.

3. Voir Caroline Muller, *La direction de conscience au XIX^e siècle (France, 1850-1914). Contribution à l'histoire du genre et du fait religieux*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Bruno Dumons, soutenue le 29 septembre 2017.

milieux bourgeois et aristocratiques –, l'historienne Caroline Muller montre à quel point l'Église du XIX^e siècle enjoint ses ouailles à suivre non un chemin de liberté, mais un modèle auquel se conformer, un « modèle identique », de moins en moins accepté :

La direction de conscience est un espace dans lequel se noue une tension entre le récit de l'expérience intime, qui se donne pour individuelle et singulière, et la parole du directeur, qui relaie un modèle identique pour tous. Ce modèle est étroitement lié au genre : les directeurs proposent aux femmes une morale du sacrifice de soi et de la maternité, aux hommes une morale du travail et de l'honneur¹.

Le XIX^e siècle est marqué par l'essor des pratiques autonomes de réflexivité à travers l'écriture (tels les journaux intimes). Caroline Muller révèle dans sa thèse de doctorat, qui s'appuie sur ces récits de soi par des femmes, l'écart croissant entre les attentes de celles-ci et ce que leurs confesseurs pouvaient leur offrir : « Du côté des directeurs, le projet reste tourné vers le façonnage et le contrôle de la vie intime, alors que du côté des dirigé-es le récit de soi est mis au service du souci de soi, du soin psychologique, dans le sillage des nouvelles pratiques médicales. » Ces femmes se plaignaient largement de « l'incapacité du confesseur à bien comprendre son interlocutrice² ». Progressivement, la confession change de nature et devient « un espace de liberté

1. Caroline Muller, « Scènes de l'intime. Confession et direction de conscience au XIX^e siècle », *Sensibilités. Histoire, critique et sciences sociales*, n° 6 : « Les paradoxes de l'intime », Anamosa, 2019.

2. Caroline Muller, « Ce que confessent les journaux intimes : un nouveau regard sur la confession (France, XIX^e siècle) », *Circé. Histoire, savoirs, sociétés*, n° 4, 2014.

dont les femmes catholiques du second XIX^e siècle s'emparent, faisant de l'échange avec le confesseur un moment privilégié de confiance qui dépasse l'horizon traditionnel de l'aveu des péchés». Avec l'avènement de l'individualisme, qui reconnaît la singularité refusée par les directeurs de conscience, ces femmes ont l'occasion d'envisager et de construire une façon de penser, de vivre, différente de celle prônée par les systèmes de pouvoir en place. Dès lors, le terrain était prêt pour accueillir cette sorte de curé séculier qu'est le psy, qui bénéficie de la déshérence, tout au long du XIX^e siècle, de la pratique confessionnelle.

Caroline Muller souligne l'apparition de discours concurrentiels à celui de l'Église, en particulier à propos de la sexualité, discours qui « retirent aux seules autorités médicales et religieuses leur monopole en matière d'édiction des normes. [...] De nouveaux acteurs s'en mêlent désormais, signe parmi d'autres de la sécularisation qui se produit en matière de régulation des comportements sexuels». Parmi ces acteurs, les psys. Sigmund Freud surtout qui, avec l'invention de la psychanalyse, donne une place centrale à la sexualité. Susan Baur, psychiatre et psychothérapeute, explique dans son ouvrage *Les relations sexuelles entre psys et patients* (2004) :

En cent ans, la psychothérapie a déjà souffert de plusieurs réorganisations importantes [et] la nature de la population des patients détermine dans une large mesure ce que seront les thérapeutes. Pour les femmes riches et hystériques qui venaient se faire soigner au début du [XX^e] siècle, un thérapeute paternaliste et attirant semblait être le bon choix. Socialement, ces femmes se sentaient plus à l'aise en se confiant à des professionnels respectés, et, émotionnellement, elles semblaient plus à même de prendre conscience de leurs sentiments sexuels refoulés avec un thérapeute homme.

Venons-en au parallèle avec la pute. Si depuis le milieu du xx^e siècle les putes racontent leur expérience, ce n'était pas le cas au xix^e siècle. De nombreux livres sur la pratique prostitutionnelle, des fictions prenant généralement la forme fallacieuse de mémoires ou journaux prétextes à la pornographie, sont alors écrits par des hommes. Dans un article intitulé « Les prostituées du xix^e siècle et le "vaste effort du néant" », Alain Corbin signale l'absence de documents permettant à l'historien de mener sa recherche : « Le discours sur la prostitution est masculin. Les filles publiques ne rédigent pas leurs mémoires, ne crient pas leur malheur, encore moins leur plaisir ; il faut, pour cela, attendre l'entre-deux-guerres. La putain ignore l'écriture de soi. »

Lorsque la littérature du xix^e siècle concernant la prostitution est le fait de femmes, c'est pour s'y opposer. Certaines s'inquiètent d'une prostitution provoquée par les misérables rémunérations accordées aux ouvrières, celles-ci cherchant dans le sexe tarifé un complément de revenu¹, tandis que d'autres, des femmes moralistes, bourgeoises, posent leur regard sur ces « femmes déchues ». Quand, dans la première moitié du xx^e siècle, les femmes passées par la prostitution commencent à écrire, leurs témoignages se présentent sous forme de romans.

Les hommes profitent abondamment de la prostitution au cours de cet « âge d'or de la vénalité sexuelle » qu'est le xix^e siècle, selon l'expression d'Alain Corbin. Ils devaient avoir une situation économique assurée avant de proposer le mariage à une femme, laquelle devait être vierge pour sa nuit de noces. « La prostitution soulage la temporaire

1. Voir par exemple Christiane Schönfeld à propos du prolétariat allemand à la fin du xix^e siècle dans *Commodities of Desire. The prostitute in modern German literature*, Camden House, 2000.

misère sexuelle de ces ghettos de célibataires que commis de boutique, voyageurs de commerce, étudiants et, plus encore, ouvriers temporaires constituent au centre des grandes villes.» La fréquentation des prostituées pouvait continuer après le mariage, pour des raisons tenant de l'expertise de ces dernières ou de la limitation des risques de féconder l'épouse trop souvent. Alain Corbin relève que ce phénomène a pu mener les hommes à introduire des pratiques dans leur ménage : « Les contemporains [considéraient] le milieu prostitutionnel comme le laboratoire et le lieu d'apprentissage de conduites érotiques, détachées de la visée reproductrice. » Le chercheur révèle néanmoins la tension inhérente à cette situation où les pratiques se diffusaient tout en étant marquées du « sceau de l'infamie ».

Reformulons l'hypothèse soutenant le parallèle entre certaines fonctions de psy et de pute : les premiers pys ont-ils été le pendant des putes, celles-ci pour les hommes, ceux-là pour les femmes, l'un comme l'autre permettant la décharge – plus que ne le pouvait le soulagement de l'absolution confessionnelle – tout en évitant la culpabilisation, le jugement, voire la pénitence ? Corsetées par les institutions de tous ordres, les femmes ont-elles trouvé, d'abord chez leur confesseur ou directeur de conscience¹, puis surtout auprès de leur psy, un moyen d'évacuer leur trop-plein pulsionnel ?

Cette asymétrie de genre m'a incité à développer l'intuition selon laquelle les professions de psy, pute et curé ont plus en commun que ce qu'une certaine morale a fait croire. Plus

1. La fonction de directeur de conscience ne porte plus ce nom. Son contenu a probablement aussi évolué. Le terme actuel est « accompagnateur spirituel », après être passé par « directeur spirituel ».

qu'à travers l'histoire, j'ai choisi de les comparer dans leur modernité, avec des catégories actuelles : l'étude des processus de formation, d'acquisition de compétences, le statut socio-professionnel, le rôle de la technique dans la pratique, ou les risques psycho-sociaux. Je me suis appuyé sur les discours tenus par des professionnel·les, par leur voix propre ou par le biais des institutions les représentant (le Strass – Syndicat du travail sexuel – pour les putes, le Vatican pour les curés), et sur les travaux de philosophes, anthropologues, historiens, psys, sociologues...

Parler de *professionnel·le* pose une première question. Les fonctions assurées par le psy, la pute comme le curé relèvent des « plus vieux métiers du monde ». Si le terme « métier » est aisément admis à notre époque pour les psys, son utilisation reste problématique pour la pute et le curé. Les individus faisant aujourd'hui le choix de se prostituer ont en effet des difficultés considérables à faire reconnaître que leur pratique est un métier. Au contraire, le curé a tendance à rejeter ce terme, lui préférant ceux de vocation, de sacerdoce. Pourtant, d'un côté comme de l'autre, la professionnalisation croissante et sa revendication rendent légitime l'utilisation du mot « métier ». Dans un article de 2006 consacré aux « jeunes prêtres », Céline Béraud, sociologue, affirme que « l'une des évolutions les plus marquantes concernant le ministère du prêtre au cours des quarante dernières années réside indéniablement dans la banalisation de son statut [et dans une modification du] mode d'exercice de la prêtrise en le rapprochant grandement des modèles professionnels profanes¹ ».

1. Céline Béraud, « Prêtres de la génération Jean-Paul II : recomposition de l'idéal sacerdotal et accomplissement de soi », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 133, 2006.

Les représentations associées à la pute et au curé sont opposées, notamment sur le plan moral. Je crois d'autant plus intéressant de comparer le psy à ces deux extrêmes, ne serait-ce que parce que tous trois me semblent être, avant tout, des professionnel·les de la relation. D'une relation prenant place dans un cadre intime, d'où le sous-titre du présent essai, «Trois pratiques de la relation intime». Pour Alain Blanchet, psychologue, il n'y a «au fond rien de nouveau sous le soleil de la psychothérapie» :

Et ce serait bien vanité de croire aujourd'hui que nos pratiques actuelles aient une quelconque supériorité sur celles de nos ancêtres et de nos voisins. La forme psychothérapeutique s'établit autour du lien si particulier qui se noue entre le thérapeute et le patient et s'établit par le type de transmission qui est engagé dans cette relation¹.

La pute et le curé sont les «voisins» auxquels j'ai souhaité comparer le psy, et je prêterai attention au «type de transmission» propre à chacune de ces pratiques relationnelles. La psychologue Marie-Louise von Franz propose également, dans *Psychothérapie* (2001), une comparaison historique attestant de l'ancienneté de la tradition thérapeutique :

En remontant plus loin dans le passé, on voit s'estomper la distinction typiquement chrétienne entre la religion et la médecine, et nous retrouvons la personnalité du prêtre-médecin tel qu'il officiait entre autres dans les sanctuaires grecs [...], variante

1. Alain Blanchet, «Analyse critique des psychothérapies», in Serban Ionescu et Alain Blanchet, *Psychologie clinique, psychopathologie et psychothérapie*, PUF, 2009.

du personnage archétypique de l'homme-médecine ou chaman répandu dans le monde entier.

Il existerait un lien fondamental, historique, entre les fonctions des curés et celles des psys. Céline Béraud en atteste, dans les deux directions. Dans *Le métier de prêtre. Approche sociologique* (2006), elle confirme que « c'est en miroir, par rapport au ministère sacerdotal et à l'idéal vocationnel qui lui est étroitement associé, que se sont développées les activités occupationnelles liées à l'éducation, au soin et au travail social ». Le psy aurait pris modèle sur le curé, mais la réciproque a également du sens :

En dépit de l'affirmation première de l'irréductibilité de la vocation ecclésiale aux modèles séculiers de la profession et du métier, les clercs acceptent le plus souvent, dans un second temps, de comparer la prêtrise à d'autres activités occupationnelles. Ils disent se sentir proches des médecins, des infirmières, des assistantes sociales et des éducateurs.

Quel est actuellement le discours du Vatican ? L'ouvrage *Le prêtre ministre de la miséricorde divine*, sous-titré « Éléments pour aider les confesseurs et les directeurs spirituels » (et que je nommerai par la suite *Éléments pour aider les confesseurs*), indique : « Le confesseur est pasteur, père, maître, éducateur, juge spirituel et même médecin qui discerne et propose sa cure. » Notons que parmi les attributions du curé – liste qui trahit un penchant pour la toute-puissance –, celui-ci est qualifié de médecin. Enfin, parmi les sept sacrements de l'Église, deux sont appelés « sacrements de guérison » : le sacrement de pénitence et de réconciliation – autre nom pour la confession – et l'onction des malades.

Légitimant plus encore la comparaison entreprise ici, Céline Béraud repère l'évolution de la pratique de la confession sur plusieurs aspects: le face-à-face plutôt que le dispositif traditionnel du confessionnal, le titre d'accompagnateur spirituel plutôt que celui de confesseur, et l'accent porté sur les notions d'accompagnement et d'écoute. Ceci la mène à affirmer que «les frontières entre spiritualité et psychologie sont poreuses». Le journal *Libération* rapportait, le 26 mars 2005, l'analyse suivante de Robert Scholtus, supérieur de l'Institut catholique de Paris: «L'Église a intégré le besoin de parler qui se manifeste chez les gens, parfois avec un problème de frontière: est-ce qu'on est dans un acte thérapeutique ou dans un acte religieux?» En effet, insiste Céline Béraud, «la culpabilité perçue comme un échec dans la réalisation de soi est beaucoup moins liée au péché, notion devenue très floue». Conclusion?

La problématique actuelle ne réside pas tant dans l'éviction du religieux que dans la mouvance de ses frontières avec le non-religieux. [...] Les prêtres font partie des professionnels de l'écoute, pratique qui s'est développée dans le champ religieux comme ailleurs.

La question des spécificités de l'Église quant à cette activité d'accompagnement est d'autant plus vive lorsqu'on sait à quel point le manque de curés implique le recours à des ressources non cléricales (diacres, religieux-ses, et surtout femmes et hommes laïques). En quoi les pratiques d'un-e psy ouvert-e à la spiritualité et d'un accompagnateur spirituel laïc diffèrent-elles? «Si la pratique de la confession (monopole canonique du prêtre) ne concerne qu'une minorité de catholiques, celle de l'accompagnement, principalement fondée sur l'écoute,

s'est développée, voire généralisée», poursuit Céline Béraud. Dans mon expérience, certain-es patient-es utilisent parfois le vocabulaire de la confession pour introduire un moment d'aveu, point commun aux deux dispositifs. Par conséquent, pour ce qui concerne le curé, je mêlerai dans ce travail aussi bien des éléments relevant de la confession que de l'accompagnement spirituel. Peut-on étendre l'utilisation de ce terme? Accompagnateur spirituel, accompagnateur psychologique, accompagnateur... sexuel? Le sens premier d'escorter n'est-il pas *accompagner*?

J'en arrive aux raisons de comparer le psy avec la pute, parfois appelée «escort». La première fois que le métier de psy m'a inspiré ce rapprochement remonte à mes débuts, en 2010, lors de ma découverte de sites internet de consultation en ligne alignant les profils de psys avec pour chacun-e une photo, les prestations et le tarif à la minute. Sans oublier la note attribuée par les client-es y ayant eu affaire. Cette imagerie webmarchande m'avait évoqué le tapin, les putes dans les vitrines à Bruxelles. Arpenter les trottoirs du web en espérant lever un-e client-e est à l'opposé de ma conception du travail, quel qu'il soit. C'est donc à partir de l'expression métaphorique «faire la pute», désignant un asservissement, une soumission au désir de l'autre, que je me suis intéressé à la pute proprement dite. Comme d'autres formules exprimant le contraire de la réalité, une pute ne fait pas nécessairement la pute.

Mettre «pute» en couverture de ce livre avait pour intention initiale, je le confesse, d'attirer par un titre accrocheur. Je pourrais n'utiliser que le terme de prostituée, plus politiquement correct, mais je veux garder celui de pute, sans lui attribuer une connotation différente qu'à «psy» et «curé».

Si ce livre était en anglais, je n'hésiterais pas à utiliser le mot *shrink* pour le psy. Le verbe *shrink* signifie «réduire, rétrécir», et cette appellation ferait référence aux «réducteurs de tête», les Shuars (ces Amérindiens appelés Jivaros par les envahisseurs espagnols). Elle donne du psy l'image inverse de celle à laquelle je crois, mais je ne me sens pas attaqué par ce terme. En utilisant le terme de pute, je souhaite soutenir le Strass, qui veut «combattre le stigmaté de putain qui entrave les libertés de toutes les femmes, en se réappropriant l'insulte en fierté afin d'en casser le sens initial¹». Dans *Fières d'être putes* (2007), Maîtresse Nikita et Thierry Schafhauser développent ainsi :

Alors qu'il s'agit pour la plupart des gens d'une activité, nous en parlons aussi comme d'une identité. Pourquoi? Tout simplement à cause du stigmaté qui accompagne ce métier. [...] Faisons en sorte que cette identité soit une identité politique de résistance face aux normes sexistes.

Sans intention de m'approprier le combat des travailleuses du sexe, j'espère, en utilisant le terme «pute» sur le même plan que ceux de «psy» et «curé», participer à sa normalisation. Est-ce naïveté de ma part? Conscient de mon impossibilité à connaître ce dont je n'ai fait l'expérience, je garderai en tête ces mots de Grisélidis Réal, écrivaine, peintre et prostituée, à son dernier éditeur français, Yves Pagès : «Nous [les prostituées] sommes féroces, vous savez, on ne se pardonne rien, ni à nous, ni aux autres... Trop blessées peut-être. La

1. Cinquième point du manifeste «Nous ne sommes pas que belles, ou le féminisme pute en 15 points» publié en 2009.

désinvolture ne nous convient pas¹. » J'espère, dans ces lignes, éviter la désinvolture.

François Tosquelles, considéré comme un des inventeurs de la psychiatrie institutionnelle, a permis à différentes professions de travailler ensemble. En pleine guerre d'Espagne, il donne une fonction de soignant-e à des gens qui ne l'ont jamais exercée, notamment des prostituées, « à condition de ne pas coucher avec les malades ». Ainsi s'exprime-t-il dans le film *François Tosquelles : une politique de la folie* (1989) :

Certaines de ces putains se sont converties en infirmières du tonnerre de Dieu. [...] Et comme, par leur pratique des hommes, elles savaient que tout le monde est fou – même les hommes qui vont chez les putains –, leur formation professionnelle était rapide. En un mois, une putain, un avocat ou un curé devenait quelqu'un d'extraordinaire.

Pour quelle raison ? Peut-être parce que, précisément, les uns et les autres devenaient sensibles à cette écoute au sujet de laquelle Maurice Bellet, prêtre et psychanalyste, philosophe et théologien, écrit : « La relation d'écoute est une relation qui échappe au rapport de forces tel que le pose le schéma de la guerre si prégnant en Occident². » L'écoute apparaît en filigrane de ces témoignages de professionnelles, extraits de « "La prostitution est un métier." Paroles croisées³ » :

1. Grâce au travail d'Yves Pagès, quelques lettres de Grisélidis Réal sont consultables à l'adresse <http://www.archyves.net/html/Documents/correspondancereal.pdf>. Il s'agit ici de la lettre du 5 octobre 2004.

2. Maurice Bellet, *L'écoute*, Desclée de Brouwer, 1989.

3. Christine Delory-Momberger, « "La prostitution est un métier." Paroles croisées », *Sociétés*, vol. 1, n° 99, 2008.

« Il s'agit pour une grande part de connaissance physique, les messieurs viennent pour cela et c'est à nous de savoir leur donner du plaisir. Mais il y a aussi une grande part de connaissance psychologique. [...] Beaucoup viennent chez moi pour me parler de leurs problèmes sexuels. » (Claudette Plumey¹)

« Je peux dire que j'aime mes clients. Je prends soin d'eux, de leur corps mais aussi de leur âme. Ils viennent pour le sexe mais pour autre chose aussi. Nous, les putes, on remplit des tas de rôles, on comble les manques que les hommes peuvent avoir. On est des pys, des assistants sociaux, on est des sociologues. » (Sonia Verstappen)

Les putes disent que leur parole est discréditée lorsqu'elles prétendent avoir une fonction psy, alors que certaines d'entre elles sont également thérapeutes. Parmi les exemples cités dans cet article, Camille Cabral a une formation de médecin dermatologue et Maîtresse Nikita est thérapeute en médecine chinoise. Elles ne sont certes pas pys, mais sont formées à des métiers de soin.

Vigilance malgré tout. Comparons ce qui est comparable: le rapport sexuel, charnel, fait partie de la prestation vendue par la pute, même s'il n'a pas systématiquement lieu. Sous prétexte que les « relations intimes » sous-entendent « sexuelles », faudrait-il en déduire qu'il n'y a rien de plus intime que le sexe? Assurément pas.

La notion d'intimité a fait en 2020 l'objet d'un livre de l'anthropologue François Laplantine. Dans *Penser l'intime*,

1. Claudette Plumey est « membre d'ASPASIE à Genève, une association de défense des droits des personnes dans le travail du sexe [...] créée en 1981 sous l'impulsion de Grisélidis Réal » (*ibid.*).

celui-ci dénonce « cette attitude paresseuse consistant à enfermer une expérience d'intimité dans l'idéologie du mystère, de l'indicible et du secret ». Sans s'y réduire, les dispositifs relationnels étudiés ici sont imprégnés de ces trois éléments « idéologiques ». Attentif à ces réserves, je me référerai à plusieurs caractéristiques attribuées par l'anthropologue à l'intime : « toujours une expérience de familiarité », il « ne regarde que ceux qui sont inclus dans une relation », la confiance en est « une condition de possibilité », la sincérité « en est la condition première et l'une des composantes ».

Le patient peut livrer au psy, comme à la pute ou au curé, ce qu'il n'a jamais dit et ne dira à personne d'autre. Mais le degré d'intimité et de dévoilement de soi peuvent atteindre un pic dans une relation qui n'est pas sexuelle. De là pourrait naître le transfert érotique, c'est-à-dire, pour simplifier, lorsqu'un-e patient-e tombe amoureux-se de sa ou son psy. Eduardo Prado de Oliveira, psychanalyste, raconte à Daniel Friedmann qu'un de ses confrères a eu une patiente qui, lors des premières séances sur le divan, se déshabillait, se masturbait... jusqu'au jour où il lui a dit, en substance : « Je suis votre analyste, mais avant d'être un analyste, je suis un homme. [...] Si vous gardez ce genre de comportement, nous allons peut-être faire l'amour. [...] Vous aurez gagné un amant de plus, mais vous aurez perdu votre analyste¹. » La patiente a continué la thérapie, sans jamais reproduire ses comportements sexualisés.

Toute relation sexuelle est proscrite dans la relation psychothérapeutique. Le passage à l'acte en fait exploser le cadre à tout jamais. Il peut en outre aggraver l'état du patient ou de

1. *Être psy*, réalisé par Daniel Friedmann et Jérôme Blumberg, Éditions Montparnasse, 2009.

la patiente. Malheureusement, dans l'exercice des métiers de psy comme de prêtre, des abus ont été et sont encore commis. Ce n'est pas le sujet de mon étude, mais quelques chiffres donnent une idée de l'étendue du problème. Concernant l'attirance sexuelle dans le champ psy, Susan Baur rapportait à la fin des années 1990 qu'aux États-Unis, «sur l'ensemble des psychologues cliniciens, 3 à 12 % d'entre eux *au moins* avaient, à un moment ou un autre de leur carrière, cédé à son emprise». Elle relève que ces histoires – le plus souvent entre un psy et une patiente – sont largement passées sous silence. Dans l'Église, les chiffres disponibles relatifs aux abus sexuels – cette fois concernant en général des mineur-es – font état, toujours aux États-Unis, de 2 à 5 % des prêtres concernés¹. Il est communément admis que les chiffres relatifs aux pys et aux curés sont sous-évalués.

Susan Baur analyse l'évolution des relations sexuelles entre pys et patient-es au cours du xx^e siècle. Certaines sont célèbres : Carl Gustav Jung et Sabina Spielrein, Anaïs Nin avec René Allendy et Otto Rank. La psychiatre rapporte des histoires, très rares, précise-t-elle, qui finissent par un mariage entre patient-e et thérapeute. Surtout, elle questionne la place de l'amour – ce qui ne veut pas fatalement dire sexe – dans la thérapie et conclut : «Il est bien gênant pour une société à la technologie sophistiquée de découvrir qu'une certaine forme d'intimité, proche de l'amour et étroitement liée au désir, peut être l'élément central de notre capacité à venir en aide aux autres. »

1. Selon l'étude de l'archidiocèse catholique de Chicago au début des années 1990, sur les quarante années précédentes, et le *John Jay Report* (2004) qui porte sur les années 1950 à 2002.

Quelle place peut avoir l'amour dans notre société, en particulier dans les pratiques que je veux comparer? Est-ce un de leurs points communs, malgré les différences apparentes? Prenons le point de vue de l'usager¹, qui va « voir quelqu'un », dans le cadre d'une relation intime, afin de se soulager de « quelque chose », en échange d'une rémunération. Une proposition de définition commune plus étoffée serait : l'usager de la prestation confessionnelle, psychothérapeutique ou sexuelle s'engage dans une relation tarifée² et intime, plus ou moins régulière et fréquente, par laquelle il peut soulager sa culpabilité, sa honte, sa souffrance, décharger sa pulsion, ou encore trouver du réconfort face à son sentiment de solitude, l'absence de sens dans sa vie, voire l'angoisse devant la mort.

Plusieurs questions ressortent de cette perspective, centrée sur la relation, ses caractéristiques, ses conditions, ses objectifs. De quel type de relation s'agit-il? Quelle y est la place de l'amour, ou plutôt de quel type d'amour s'agit-il? Quelle y est la place de l'autorité? Les rapports y sont-ils, par exemple,

1. Note méthodologique : le public de chacun-e de ces professionnel·les n'est habituellement pas le même. Je limiterai la perspective à l'usager adulte. Ensuite, le psy peut recevoir un homme ou une femme, le curé aussi. Mais la pute? Sa clientèle est masculine. Afin d'établir une comparaison valide au niveau logique, il faudrait me placer soit en tant qu'usager face à une prêtresse (aujourd'hui, l'Église catholique se pose encore la question d'autoriser les femmes à devenir prêtresses), une psy et une pute, soit réciproquement comme femme – ce que je ne suis pas – face à un curé, un psy et un travailleur du sexe (là, ce sont les femmes payant pour un rapport sexuel qui semblent rares, les travailleurs du sexe, rares eux aussi, ayant en général des clients masculins). J'entrepris la comparaison entre ces trois métiers malgré ces inconvénients. Enfin, j'utiliserai « usager » comme terme commun aux publics de ces trois professionnel·les : le client pour la pute, le patient pour le psy, le pénitent pour le curé.

2. Je reviendrai sur la place de l'argent dans la confession, à mon sens présentée à tort comme gratuite.

d'obéissance, de service? Ces trois professionnels ne sont-ils que des prestataires soumis au bon vouloir de l'utilisateur? Ou sont-ils au contraire, par la nature de demandeur de l'utilisateur, en position de le dominer? À moins que puissent exister des rapports d'égalité? Il faut également questionner le cadre dans lequel ces relations peuvent prendre place, se déployer le plus librement possible. Comment est-il construit? Quelles sont ses fonctions?

Pour terminer cette introduction, une précaution: j'ai des préjugés liés à mon sexe, mon âge, mon milieu, mon hétérosexualité... peut-être même dans le choix de comparer ces métiers. Mais c'est avant tout depuis ma place de psy que j'entreprends cette exploration.

1

Quel·le psy ? Quelle pute ? Quel curé ?

Le psy

Le psy¹ considéré ici est le travailleur de la psyché indépendant, qui reçoit et prend en charge le patient en souffrance psychique dans l'intimité et le secret de son cabinet.

De cette optique sont en particulier exclus les pys exerçant en institution ou en équipe pluridisciplinaire. Je n'entrerai pas dans la distinction entre les titres de psychologue, psychothérapeute, psychanalyste... En revanche, doté d'une formation universitaire de psychologue clinicien, je ne me positionne pas du côté de la psychologie expérimentale, qui conduit à des méthodes thérapeutiques appliquant des protocoles standardisés à des étiquettes diagnostiques déterminées par

1. Comme j'ai commencé à le faire, je continuerai à utiliser l'écriture inclusive de façon non systématique. Ici, la forme masculine ne se réfère évidemment pas seulement aux pys hommes. Par ailleurs, l'emploi de l'article défini singulier relève de l'intention d'analyser les trois métiers en tant que groupes, mais en aucun cas de dire que tous les individus pratiquant ces métiers seraient identiques.

des outils statistiques... sans parler des enjeux pharmaceutiques. La psychologie clinique, au contraire, se définit par son intérêt pour l'individu, unique, singulier : travaillé par des questions universelles, chacun a sa propre façon de les vivre, de les traverser. Je travaille « à mains nues », c'est-à-dire sans autre outil que la parole.

La vision du psy développée ici est conditionnée par celle de ma propre pratique¹ et des références qui m'aident à la construire. J'ai été profondément influencé par la psychologie analytique de Carl Gustav Jung, à travers un parcours analytique conséquent. J'ai des affinités avec la thérapie existentielle d'Irvin Yalom, l'ethnopsychiatrie de Georges Devereux et Tobie Nathan, l'approche humaniste de Carl Rogers. Deux éléments font l'unanimité chez tous ces pys : « On soigne avec ce qu'on est » et « Il faut² aimer nos patients ». Dans la relation d'influence entre patient et psy, l'ouverture réciproque est le ferment de la transformation.

La pute

La pute est la travailleuse³ du sexe indépendante, qui reçoit et prend en charge le client en souffrance sexuelle dans l'intimité et le secret de sa chambre.

1. Dans mon premier essai, *Le psy est-il un cannibale comme les autres?* (2015, inédit), j'ai tenté de clarifier ma pratique en construction. Cette « psychologie sans cannibalisme » interroge les modalités relationnelles entre psy et patient, au regard des rapports de domination prégnants dans notre société : au sein de l'espace thérapeutique, comment sortir de l'alternative « bouffer l'autre » ou « se faire bouffer » ?

2. Un « Il faut » à entendre non comme injonction mais comme nécessité, un aspect de la relation sans lequel la thérapie fonctionne difficilement.

3. Il existe aussi des travailleurs du sexe, mais ils sont très minoritaires. J'utiliserai donc plutôt la forme féminine.